



Xavier Moulia

# Le Bel Argentin



J'AIME PARIS AU MOIS D'AOÛT. En dépit de l'estime profonde que j'ai pour mes semblables, rien ne me les fait aimer tant que ces quatre semaines bénies de l'été où tous s'enfuient loin de la capitale, pressés qu'ils sont d'aller retrouver leurs collègues de bureau sur un coin de serviette ordinaire et sur des plages qui ne le sont pas moins. Ainsi, tandis que la France d'en bas cultive son cancer de la peau au soleil du midi, je monte une tendre garde sur le beau Paris dépeuplé, flânant le long des quais ou par de petites rues désertes, à peine importuné parfois par un touriste en mal de romantisme latin ou cherchant à connaître, dans un anglais aussi approximatif que mon sens de l'orientation, le chemin le plus court pour se rendre à la tour Eiffel...

Ce jour-là, malgré la chaleur étouffante, j'étais donc sorti comme à l'ordinaire, ayant choisi de me rendre au bord du fleuve afin d'y trouver — du moins je l'espérais — un peu de fraîcheur. J'avais passé l'après-midi à divaguer d'une rue à l'autre, guettant tous les coins d'ombre et les troquets ouverts, comme autant d'oasis merveilleuses disséminées sur mon parcours. Sous le pont Mirabeau, le temps s'était écoulé comme la Seine et nos amours, et voyant le soir tomber, j'avais décidé à contrecœur de retourner chez moi. J'étais d'autant moins pressé de rentrer qu'outre la chaleur accablante de mon appartement, nous étions un mardi. Or, le mardi, chaleur ou pas, le club «Pyramide» du quartier s'entasse chez Germaine et, en dépit des deux étages qui nous séparent, la nuit finit invariablement par s'emplir des gloussements de ses amies pré-grabataires, rendues hystériques à chaque brique sauvée et à chaque petit verre de porto descendu.

J'étais presque rendu quand, du bout de la rue, j'aperçus un camion de pompiers stationnant à la hauteur de mon immeuble. Le gyrophare orange me fit aussitôt appréhender quelque sinistre plus funeste que le lâcher de vieilles du mardi, et je me mis à courir, me souvenant soudain que j'avais laissé mon chat dans l'appartement.

Quand j'arrivai dans le hall, je croisai deux pompiers qui sortaient en portant une civière. Ils emmenaient Germaine, sous oxygène mais visiblement évanouie. Comme je m'inquiétais de son état et de savoir ce qui s'était passé, un de leurs collègues me répondit qu'à cause de son poids et de son âge, elle avait fait un malaise dû à la chaleur. Elle avait besoin d'une perfusion. Ils la conduisaient donc à l'hôpital où l'on saurait s'occuper d'elle, mais il ne fallait pas m'en faire : tout irait bien. «Au fait, c'est vous le locataire du quatrième ?», demanda-t-il. «Oui.», répondis-je intrigué. «Je vous demande ça parce qu'elle n'était pas encore tombée dans les pommes quand on est arrivé, et quand on lui a demandé s'il fallait prévenir quelqu'un, elle a donné votre nom.» Il ne remarqua pas ma surprise et poursuivit : «J'aurais besoin d'une petite signature...» Je signais machinalement le papier qu'il me tendit : tout cela me semblait irréel. Dans un incompréhensible élan de solidarité résidentielle, je lui demandais néanmoins : «Je dois vous accompagner ?» «Non, non, dit-il. Tâchez plutôt de rassembler quelques affaires à lui porter. Elle en aura besoin.» Puis il me fit un petit salut de la tête en tenant la visière de sa casquette et, comme dans un rêve, j'entendis des portes claquer, une sirène et, bientôt, le crissement des pneus sur l'asphalte chaud.

Je restai immobile sur le palier, transpirant à grosses gouttes, un double du formulaire qu'on m'avait fait signer à la main. Les chats de Germaine se faufilaient entre mes jambes en poussant des miaulements plaintifs indiquant l'heure du repas. Je n'arrêtais pas de me répéter : «Elle a donné mon nom. Cette grosse conne a donné mon nom...» Quelques minutes passèrent ainsi avant que je recouvre mes esprits.

Un peu plus tard, j'étais remonté dans mon appartement, ayant pris soin de bien fermer la porte de celui de Germaine dont on m'avait si généreusement laissé les clefs. Je pestais sans arrêt contre le mauvais coup du sort qui avait mis mon nom dans sa bouche. Pourquoi moi ? Pourquoi pas une des ses bruyantes amies, ou Bougredane, ou même la veuve Picard ? Pourquoi avait-il fallu que ça m'arrive à moi ? J'en voulais aux Meursaud, les voisins du troisième, de leurs vacances en Italie (me félicitant néanmoins qu'ils aient pris soin d'embarquer leur encombrante progéniture). J'allais même jusqu'à lui en vouloir à elle, la vieille évanouie, de ne pas avoir sombré plus tôt dans son coma calorifique... Bien sûr qu'elle avait tenu bon jusqu'à l'arrivée des pompiers, la vieille peau !

Je terminais mon repas sans appétit, l'air maussade, résigné à passer ma soirée à farfouiller dans son appartement, perdu au milieu de culottes innommables et de dentelles défraîchies. Quand j'eus fini, je descendis donc au premier où les chats, toujours miaulant, m'accueillirent. Alors, dans un soupir dégoûté, je poussai sa porte et j'entrai.

Il y eut une étincelle verte dans l'interrupteur lorsque j'allumai la lumière. J'étais dans un petit couloir aux murs lambrissés. À gauche en entrant se trouvait la chambre de Germaine, puis la cuisine. Les toilettes se trouvaient au fond, comme il se doit, juste à côté de la salle d'eau. À ce niveau, le couloir faisait un coude à droite et donnait dans une pièce plus grande, mais mal éclairée, qui faisait office de salon. Enfin, une autre pièce, en face de la cuisine, servait de buanderie et de débarras : à la manière de toiles d'araignées géantes, de monstrueux soutiens-gorge suspendus me frôlèrent la joue quand je passai la porte.

La forte odeur d'encaustique qui imprégnait chaque pièce m'écoœura violemment. Sans plus attendre, je me dirigeai vers la chambre où j'entrepris aussitôt l'inventaire des tiroirs d'une commode. La pièce était assez petite et chichement meublée : un lit, une chaise, la commode et, dans un coin, un meuble d'angle où se trouvaient un pichet d'eau et une cuvette émaillée. Au mur, au-dessus du chevet, un crucifix doré collé sur un support en bois surplombait un petit bénitier en forme de coquille où l'on avait abandonné une paire de boucles d'oreilles. Fort heureusement, je trouvai assez vite ce que j'étais venu chercher : un nécessaire de toilette, deux chemises de nuit, des sous-vêtements propres, une jupe, un chemisier, un gilet gris chiné et un large manteau rouge.

Je m'assurai de tout laisser en ordre. Avant d'éteindre le salon, je restai en arrêt devant un mur presque entièrement couvert de cadres. Les photos étaient assez anciennes et remontaient pour la plupart à ce que je supposai être les années 50. On y voyait une Germaine, jeune, svelte et souriante. J'avoue que j'eus tout d'abord du mal à la reconnaître, mais il y a des traits qui ne mentent pas. Des photos de famille sans doute, témoignages fanés d'un bonheur ancien. Rien d'extraordinaire. J'éteignis tout et je sortis.

Le lendemain matin, je me rendis à l'hôpital où Germaine, le visage marqué par la fatigue, faisait l'objet de soins attentionnés. Je notai que ses grosses joues, d'ordinaire si roses, semblaient bien pâles à la lueur du néon, mais il ne semblait pas y avoir de sujet d'inquiétude quant à son état. D'une voix faible, elle me remercia de ma visite et de lui avoir apporté ses affaires. Elle était inquiète pour ses chats et, devant son insistance, je dus me résoudre à promettre de m'occuper d'eux jusqu'à son retour. Puis, une infirmière entra pour la toilette du matin et je profitai de cette heureuse diversion pour prendre un congé précipité.

En début d'après-midi, je redescendis donc dans l'appartement du premier. Les chats, que j'avais négligé la veille, montraient à présent de réels signes d'impatience. Fouillant en hâte la cuisine, je finis par trouver un paquet de croquettes et un litre de lait. Puis, cédant à une curiosité nouvelle, je retournai au salon où se trouvaient les photographies entraperçues dans la pénombre du soir précédent. Par les stores baissés, des traits de lumière étiraient leurs rayons. Je remarquai alors l'agencement de cette pièce auquel j'avais d'abord prêté si peu d'attention. Au coin du mur aux cadres, un meuble bas enfermait un téléviseur resté en position de veille. Un énorme fauteuil dont le dossier

était recouvert d'un châle en laine lui faisait face. À côté du fauteuil, au pied duquel s'entassait toute une collection de romans à l'eau de rose, une table ronde retint mon attention. Il s'y trouvait un cadre, bien plus grand que ceux qui étaient accrochés au mur, et une boîte entrouverte débordant de lettres au papier jauni. Dans le cadre, la photo d'un homme à l'air farouche, moustache pompadée et cheveux gominés plaqués en arrière. Un bel homme, à coup sûr, même si le cliché ne datait pas d'hier. On devinait dans son regard un caractère passionné et téméraire. Ayant appris de source sûre — c'est-à-dire par l'intermédiaire d'une de ces impénitentes potinières de quartier — que Germaine était veuve depuis de nombreuses années, je pensai tout d'abord qu'il devait s'agir d'un portrait du défunt. Mais un coup d'œil aux cadres sur le mur me plongea dans la perplexité : le bel homme de la table ronde n'apparaissait sur aucune autre photo. Sur de nombreux clichés, on voyait bien Germaine avec un petit homme chauve pendu à ses basques, mais nulle trace du gominé du guéridon...

Cette absence remarquable piqua ma curiosité. D'un geste qui se voulait détaché, je poussai du doigt le couvercle de la petite boîte qui se trouvait sous le cadre. Je découvris une pile de lettres, dont certaines étaient entourées d'un ruban. Sur l'une d'elles, je lus l'adresse suivante : *Monsieur Robert Gardès, 13, rue des Berges, Pantin*. Je m'aperçus assez vite qu'elles étaient presque toutes adressées à la même personne. Le cachet de la poste indiquait 1954. Deux ou trois seulement étaient plus tardives. Je n'hésitai pas davantage : je m'installai dans le fauteuil énorme et, la boîte sur les genoux, je commençai avec fièvre un inventaire scrupuleux.

La première lettre était adressée à Germaine. C'était, au demeurant, la seule qui lui soit adressée. Je jugeai à l'état du papier qu'elle avait dû être lue à maintes reprises et c'est avec précaution que je la dépliai à mon tour.

« Mon amour,

Combien sont longues les journées passées loin de toi ! Il n'y a que trois jours que je suis à Bordeaux, et pourtant j'ai déjà l'impression d'y être depuis plusieurs semaines. Tu sais comme j'appréhendais ce voyage sans toi. Est-il possible d'aimer davantage que je t'aime ? Les heures où tu n'es pas là passent comme des jours, et les nuits... Oh les nuits ! Est-il possible d'être aussi seul ? Il n'y a pourtant pas une de ces heures où tu ne sois dans mon cœur et dans mes pensées, pas un instant où mes mains inquiètes ne cherchent à caresser ta peau à travers l'air qui nous sépare, pas une nuit où ton corps ne m'apparaisse dans la pénombre et dans les plis secrets de mes draps d'insomnie. J'ai tellement hâte d'en finir ici et de te rejoindre. Je me manque à moi-même quand tu n'es pas là. »

J'avais du mal à croire que Germaine, la Germaine que je connaissais, celle qui passait sa vie dans l'escalier à se nourrir de la vie des autres, soit la femme à qui l'on avait écrit ces mots. Je n'avais jamais imaginé qu'il avait pu y avoir un moment de sa vie où elle ait pu ainsi inspirer le désir et l'amour. Cette découverte me plongea dans un abîme de

perplexité, et je restai plusieurs minutes avant de poursuivre ma lecture. Je pensais à cet homme auquel j'associais le visage un peu sévère du grand cadre. Je scrutais dans ses yeux la passion qui avait pu dicter pareille lettre, un peu jaloux sans doute de son amour et de ses mots.

J'appris à le connaître davantage dans les lettres qui suivirent. Elles avaient été écrites par Germaine et, pris par leur lecture, je ne me posai guère la question de savoir comment elles les avaient récupérées.

Elle l'appelait Roberto. Bien qu'il soit natif de Pantin, elle lui trouvait un air charmant et exotique. Dans plusieurs de ses lettres, elle le surnommait « mon bel Argentin », ce qui me parut une preuve suffisante pour établir qu'il s'agissait bien du pommadé à l'œil farouche qui m'observait lourdement du fond de son cadre. Elle l'avait rencontré par hasard, dans un dancing où elle et son mari étaient allés passer la soirée. On jouait un tango, il la prit dans ses bras, sans doute sous l'œil humide et un peu triste du petit chauve, et ils s'aimèrent. Leur liaison dura presque une année, jusqu'au jour où ils furent malgré eux rattrapés par l'histoire : c'était la guerre en Algérie, il dut partir et n'en revint jamais. Les deux dernières lettres, datées de 1955, restèrent sans réponse. Seul un billet sur lequel on avait pleuré, sans doute rédigé à la va-vite par un camarade de régiment, confirmait une issue fatale.

Ainsi donc, il y avait eu dans la vie de Germaine une passion véritable, un grand amour et une grande douleur. Je relus la lettre de Roberto. J'enviais chacun de ces mots qu'il avait su lui dire, je jalousais, entre les phrases, la beauté pure de son abandon. Je repensais à Hélène, et comme je m'étais senti trahi par son désamour. Je m'en voulais de ne pas avoir su, moi aussi, trouver les mots qui auraient pu la retenir, les mots simples et purs qui me l'auraient gardée.

J'en étais à ce stade de mes réflexions lorsqu'on sonna à la porte. Je remis précipitamment les lettres dans la boîte et, m'étant assuré d'un rapide coup d'œil que tout semblait en ordre, j'allai ouvrir. C'était Bougredane. Visiblement surpris de me trouver là, il bafouilla une phrase incompréhensible. « Vous vouliez voir madame Duprat ? », demandai-je. Il fit oui de la tête, se contentant de chiffonner nerveusement sa casquette. Je lui racontai la soirée de la veille, le malaise de Germaine et l'intervention des pompiers. Comme il devenait de plus en plus pâle tandis que je parlais, j'entrepris de le rassurer et je lui indiquai l'hôpital où elle avait été transportée. Dans un mouvement qui m'étonna de sa part, il me prit vivement les mains et les secoua en me remerciant de mes bontés. Puis, il s'en fut tout aussi rapidement.

Quand je remontai chez moi ce soir-là, je ne pus m'empêcher de repenser au visage bouleversé de ce petit homme sur le palier. Je me dis que Germaine, au fond, avait bien de la chance d'être aimé ainsi, elle qui entretenait si pieusement et depuis si longtemps le souvenir d'un jeune homme mort qui l'avait adoré. Je me demandai si nos souvenirs ne nous empêchent pas parfois de voir notre bonheur présent.

En entrant dans mon appartement, je jetai les clefs sur la petite table et j'aperçus la lumière du répondeur qui clignotait. C'était un message d'Hélène. Elle voulait me revoir très vite et parlait d'une folie. Elle me sembla au bord des larmes et mon cœur se mit à battre fort et vite. Je restai un moment dans la pénombre, assis dans mon fauteuil, un verre de whisky à la main. Je ne me posai pas la question de savoir si j'allais lui répondre. Je me demandai seulement si, quand j'aurais fini de composer le numéro sur le cadran, je saurais quoi lui dire. Parfois les mots nous manquent, allez savoir pourquoi. Je repensais au bel Argentin de Pantin dans son cadre doré, à sa lettre tant lue, aux amours mortes sous le soleil d'Alger et partout ailleurs où l'on aime. Je me disais que j'avais, moi aussi, avant d'être si bête, un amour dessiné dans les draps de mon lit.

Je pris le téléphone dans ma main.

